

**ALLEMAND**  
**ÉPREUVE À OPTION : ÉCRIT**  
**COMMENTAIRE ET COURT THÈME**

**Olivier Baisez, Marie-Ange Maillet**

**Coefficient 3, durée 6h**

*Chiffres*

Le nombre de candidat.e.s ayant passé l'épreuve de commentaire et thème court reste stable par rapport à l'an dernier : 8 candidats – contre 25 pour l'épreuve de version et thème longs (26 en 2021). La principale différence avec l'an passé réside dans la très forte disparité constatée dans la qualité des travaux rendus : si, dans ces 8 copies, deux ont été notées 19,5/20, une seule a obtenu 14/20, une autre 12/20, deux ont été notées 10, et deux dernières copies ont obtenu 9/20 et 5/20 – dans ce dernier cas de manière assez généreuse au regard de la faiblesse du travail. La moyenne générale de l'épreuve se porte ainsi à 12,28, soit presque un point de moins qu'en 2021, où elle était de 13,19 – ce qui constituait, il est vrai, une hausse importante par rapport à 2019 et 2020, où elle était respectivement de 12,86 et de 12,69. Quoi qu'il en soit, il s'agit de la moyenne la plus basse de ces cinq dernières années, ce qui étonne d'autant plus que le texte donné en commentaire était un poème sans difficulté de compréhension particulière, et de facture assez classique, tout comme le thème. Mais certaines copies étaient obérées par un niveau d'allemand très faible, et même les meilleures copies n'étaient pas exemptes d'un nombre important de fautes de genre et de déclinaison. Pour le commentaire, la brièveté de certains travaux est significative : la moitié des copies comportaient une, deux, ou quatre pages seulement – la moyenne étant plutôt de 8 à 10 pages. Non pas que la longueur d'un travail soit systématiquement gage de qualité ; mais elle permet de penser que le candidat a compris le texte, qu'il a des choses à en dire et les moyens de les exprimer.

**Commentaire**

Si plusieurs copies souffraient d'un déficit de compréhension et d'expression, une autre explication au niveau décevant des travaux lus cette année nous semble résider dans le constat, quelque peu inquiétant, de lacunes de culture générale chez la majorité des candidat.e.s. Le texte à commenter était, rappelons-le, un poème de Theodor Fontane intitulé *Die Brück' am Tay* (1880), composé en réaction à l'effondrement, le 28 décembre 1879, d'un pont ferroviaire en Écosse, qui coûta la vie à 75 passagers. « Détail » important : le poème est précédé d'une citation (*Epigraph* et non *Epigramm* comme on a pu le lire) tirée de *Macbeth* : « *When shall we three meet again?* », traduite littéralement dans le premier vers du poème. Or, seuls cinq des huit candidats et candidates ont mentionné la citation et fait référence à Shakespeare, et seuls trois d'entre eux ont fait le lien avec les sorcières venant tourmenter Macbeth de leurs prophéties. Le fait que cette référence explicite ait été largement ignorée a donné lieu à des interprétations pour le moins saugrenues : retrouvailles de trois personnes proches jusqu'ici séparées, ou encore d'anarchistes venus commettre un attentat... *A contrario*, les deux meilleures copies ont bien expliqué le lien avec *Macbeth* : les personnages qui s'expriment au

début et à la fin du poème sont, ici aussi, trois sorcières. Dans la dernière strophe, les références à la montagne, à la lande et à l'aulne – arbre maléfique par excellence (certains candidats ont à juste titre mentionné dans ce contexte la légende de l'*Erlenkönig*) –, tout en rappelant l'Écosse où se déroule la tragédie de Macbeth, créaient aussi une atmosphère propice à l'évocation de ces êtres mauvais qui se retrouvent à minuit pour comploter la ruine des hommes. Ces sorcières, en effet, n'en sont pas à leur premier méfait : au vers 1, la question « wann treffen wir *wieder* zusammen? » permet de comprendre que des rencontres ont déjà eu lieu, tout comme la dernière strophe, qui s'ouvre sur la même question, les montre en train de fomenter la prochaine catastrophe. Ces sorcières qui, en l'occurrence, viennent causer la perte du train d'Edimbourg, sont une incarnation non pas tant du destin que de la puissance indomptable des éléments naturels, comme cela a été souligné parfois. Puissance à laquelle vient se heurter l'hybris humaine, incarnée ici par la foi de Johnie dans le progrès technique. Et il faut prendre le mot « foi » au sens fort, tant ses paroles « Ein fester Kessel » puis surtout « Und unser Stolz ist unsre Brück' » semblent faire écho au « ein feste Burg ist unser Gott » de Luther. Un.e des candidat.e.s a d'ailleurs soulevé la question de savoir si la foudre qui s'abat sur le train (« als ob Feuer vom Himmel fiel' ») et le précipite dans l'abîme ne pourrait être interprétée comme une punition divine infligée à l'orgueil humain, qui semble avoir remplacé la croyance en Dieu par la croyance dans le progrès technique. Sans doute rien dans le texte ne permet-il de trancher en ce sens, mais la question vaut la peine d'être posée, eu égard à la place prise dans le poème par la problématique religieuse : l'effondrement du train s'est produit un 28 décembre, peu après Noël, et ce fait est explicitement rappelé à deux reprises, par l'évocation du sapin de Noël illuminé, mais aussi et surtout par la mention du Christ (« zum heiligen Christ » v. 31, et « wie manche liebe Christfestnacht » v. 46). Il est en tout cas certain, comme on l'a lu dans quelques copies, que ce poème, avec les vers « Tand, Tand/Ist das Gebilde von Menschenhand » dont la petite musique récurrente s'impose au lecteur, se fait l'expression d'un certain scepticisme de l'auteur quant à la capacité de l'être humain à dominer la nature.

La référence à *Macbeth* a d'autant plus pénalisé ceux ou celles qui ne l'avaient pas perçue qu'elle fournissait une grille de lecture assez évidente : l'irruption du fantastique dans l'évocation d'un événement réel, la collusion entre réalité historique et imaginaire féérique, qui confère à la relation de cet accident épaisseur tragique et puissance dramatique – un.e candidat.e a parlé avec justesse du « réalisme épique » de Fontane. Attention toutefois à ne pas tomber, comme on a pu le voir encore cette année, dans des digressions générales sur les conceptions poétiques de l'auteur, qui prennent le pas sur l'analyse du texte à proprement parler ; il est particulièrement malvenu de partir de concepts généraux (« Epos ») et de les décliner sous toutes les formes (« Sprache des Epos », « epische Schilderung ») et à longueur de commentaire sans jamais expliquer par des exemples précis fondés sur l'analyse textuelle ce qui est entendu par-là. Cela vaut aussi pour le genre du poème, une « ballade », qui n'a d'ailleurs été identifié que dans peu de copies : en quoi est-ce une ballade ? Et surtout : qu'est-ce que le choix de cette forme poétique a d'intéressant ici ?

La plupart des candidat.e.s ont choisi de faire une explication linéaire du texte – option généralement plébiscitée car considérée comme la plus simple ; mais il faut alors veiller à proposer une division du texte convaincante – c'est-à-dire argumentée. Ici, généralement, l'opposition entre d'une part les premières (1-2) et la dernière strophe (8) restituant le dialogue entre les sorcières, et d'autre part les cinq strophes centrales (3-7) adoptant le point de vue des autres protagonistes de l'action a bien été perçue ; on notera toutefois que certain.e.s candidat.e.s, destabilisé.e.s par l'apostrophe « Mutter » (v. 28), n'ont pas compris les liens

unissant le couple de gardiens (parents) au conducteur de train (Johnie, leur fils). Ensuite, plusieurs candidat.e.s ont opté pour une répartition des strophes centrales selon un schéma 2/2/1, alors que la strophe 3 et la strophe 7, qui se font écho, entourent les strophes 4 à 6 avec les prises de parole du père et du fils ; il aurait été apprécié que les choix soient plus solidement justifiés. Une seule copie a proposé un commentaire thématique, qui nous a semblé judicieux, mais au bout du compte, les deux solutions sont toujours acceptées, pourvu qu'elles soient bien argumentées et permettent de rendre compte des éléments saillants du texte.

Ce qui a clairement manqué dans les commentaires cette année – et c'est un comble pour un poème – ce sont des analyses stylistiques précises du texte. Il y avait pourtant des choses à dire sous ce rapport, au-delà du fait qu'il s'agissait de « Knittelverse » à 9 ou 10 syllabes et de rimes masculines ! Pour ne prendre qu'un exemple : une seule copie a accordé l'attention qu'il fallait au dialogue entre les trois sorcières, en insistant sur la manière dont la répartition de certains vers sur trois lignes permettait de visualiser la multiplicité des voix, tandis que les allitérations en « w » ou « l » semblaient mimer leur chuchotement, ou encore en soulignant la ressemblance de leur dialogue avec une comptine enfantine, rythmée par les assonances en « ei », « a », « i », les répétitions de mots (« und ich », « muss mit », « Tand, Tand »...), qui semblent mimer leur danse (« Ringelreihen ») et font d'autant mieux sentir la cruauté du jeu auquel elles s'adonnent : car sous l'apparence ludique du début, c'est bien la ruine des hommes qui se trame. La dernière strophe du poème, qui reprend les deux premiers vers de la première, dit clairement toute la cruauté de ce jeu : à l'issue du drame, on comprend immédiatement que « Zahl », « Namen » und « Qual », bien qu'utilisés de manière abstraite, désignent le nombre de victimes, leurs noms et le supplice par lequel elles périront.

Le caractère fatidique de ces événements, qui s'exprime aux vers 11 et 14 par le biais du verbe modal « muss », a en revanche été bien souligné par l'ensemble des candidats ; il aurait été intéressant de relever une troisième occurrence de ce verbe (v. 27), qui en réapparaissant, contribue au climat menaçant de ces deux strophes. De manière générale, le texte est traversé par un réseau de répétitions de mots ou de thèmes auquel il convenait d'être particulièrement attentif. Le plus important est celui de la lumière sous toutes ses formes : « Flamm » (v. 5), puis lumière du train (« Licht » et « Schein », v. 22 puis v. 26), relayée par les lumières de l'arbre de Noël (« Lichtern », v. 30, « lichten Schein », v. 48), enfin feu de l'éclair qui s'abat sur le train (« Feuer », v. 55) – avant que tout ne sombre dans l'obscurité la plus profonde (« Und wieder ist Nacht »). L'opposition lumière/obscurité se doublait d'une autre que, là encore, une seule copie a relevée, celle entre le monde païen (sorcières) et le monde chrétien (fête de Noël) – la catastrophe a eu lieu le 28 décembre, et l'on a déjà dit combien la thématique religieuse et la question de la foi étaient importantes dans ce poème.

La puissance de la nature et la menace croissante qu'elle fait peser sur le sort du train, jusqu'au dénouement à la fois fulgurant et flamboyant des trois derniers vers de la 7<sup>e</sup> strophe, est un ressort dramatique essentiel du poème. Ce ressort a généralement été saisi, mais n'a pas toujours été suffisamment mis en évidence : dans la 3<sup>e</sup> et la 4<sup>e</sup> strophes, c'est encore une menace imprécise (le couple de gardiens guette le train « in Bangen », tandis que celui-ci s'approche « trotz Nacht und Sturmesflug », puis il est question du « bangen Traum » de la mère de Johnie). Ensuite, à la 5<sup>e</sup> strophe, tandis que la tempête fait rage (« keucht er vorbei jetzt gegen den Sturm » : le rythme irrégulier du vers, sur lequel on aurait attendu quelques mots, semble, à cet instant précis, mimer la tempête), la violence du combat entre la nature (« der Sturm ») et la machine (« Ein fester Kessel, ein doppelter Dampf ») s'exprime dans la métaphore filée de la

guerre (« zwingen » « Sieger », « Kampf », « kriegen unter »). Ici, généralement, les allitérations en « r » (« und wie's auch rast und ringt und rennt ») qui traduisent la violence du combat ont bien été relevées ; moins en revanche la place du terme « das Element » tout à la fin de la 5<sup>e</sup> strophe ; la seule copie où elle est mentionnée a interprété cette relégation en fin de phrase comme une manière de se placer en surplomb, de traduire la supériorité de l'homme sur l'élément naturel. On pouvait sans doute aussi considérer que ce terme se retrouvait ainsi mis en valeur comme un mot important du poème – dernier mot de la phrase qui est aussi le dernier mot de l'histoire.

Il fallait enfin également mettre en évidence l'art consommé du suspense dont fait preuve Fontane dans cette partie centrale – qui n'est pas uniquement narrative comme on a pu le lire : elle donne largement la place aux échanges au style direct, et il fallait souligner ici la diversité des instances narratives, qu'il s'agisse du père, de Johnie, ou même du train, personnifié aux vers 23 à 25. Ce suspense se manifeste dans la mise en scène de la lente approche du train, rythmée par l'anaphore « und » : attente et indécision du couple de gardiens à la strophe 3 (« Und in Bangen sehen nach Süden zu,/Sehen und warten, ob nicht ein Licht »...), apparition d'une lumière qui annonce l'arrivée du train (« Und der Brückner jetzt : « ich seh' einen Schein ») et projection du père dans cette arrivée prochaine (Und in elf Minuten ist er herein »), puis arrivée du train (« Und es war der Zug »).

## Thème

Cette année, le jury avait proposé la traduction d'un court extrait du début du roman *Les Mains du miracle* (1960) de Joseph Kessel – relatant le destin du Dr. Felix Kersten, devenu médecin attitré de Himmler pendant la Seconde Guerre mondiale, et qui usa de son influence sur ce dernier pour sauver des milliers de Juifs de l'extermination.

Le texte ne présentait pas de difficultés grammaticales particulières, les phrases étant structurées de manière assez simple ; en revanche, il mobilisait des champs lexicaux spécifiques dont on pouvait attendre d'étudiant.e.s de classe préparatoire littéraire qu'ils les maîtrisent bien, ce qui en l'occurrence était loin d'être le cas : lieux géographiques (*Holland, Flandern, Göttingen, Westdeutschland*, et surtout *die Mark Brandenburg*, dont peu de candidats semblaient savoir à quoi cela faisait précisément allusion), noms propres (*Karl der Fünfte* – le nom a parfois été laissé tel quel en français), titres de noblesse (*der Markgraf*), ou noms communs peu usités : les « armes » (dans ce contexte, *Wappen*, trop souvent traduit de manière erronée par *Waffen*), la « toile » au sens de « tissu » (*Leinen* ou éventuellement *Stoff*, mais pas *Netz*). Les poutres (*Balken*) surmontées d'un casque de cavalier (*Ritterhelm*), ou encore le verbe anoblir (*in den Adelstand erheben*) ont aussi souvent été la source de difficultés, tout comme la traduction des « fleur de lys de France », une seule copie ayant précisé qu'il s'agissait là de l'emblème royal (*besät mit französischen Königlilien*). Le jury a été étonné de relever des erreurs ou approximations sur des noms beaucoup plus courants comme « inondation » (*Überschwemmung* ou *Überflutung*, mais pas *Flut*) ou « fortune » (*Vermögen, Reichtum*), ou sur des verbes comme « ravager » (*verwüsten*, plus fort que *zerstören*), « se fixer » (*sich niederlassen*) « visiter » (*besuchen* plutôt que *besichtigen*), « récompenser » (*belohnen*), « prospérer » (*gedeihen*, dont le prétérit est irrégulier)... De manière générale, il nous faut répéter ce que nous écrivions déjà l'an passé pour l'épreuve de thème long : l'apprentissage régulier de vocabulaire est un prérequis nécessaire, quoique non suffisant, de la réussite en thème comme en version.

Nous avons enfin été particulièrement frappés par des erreurs commises sur des points grammaticaux assez fondamentaux : en premier lieu l'expression de la date (quelques copies indiquaient encore « ca. im 1440 », « im 1544 »), sur les noms propres (qui prennent la marque du pluriel : die Kersteng), sur l'expression de la mesure (« etwa hundert Hektar » et non \*Hektare), ou encore sur une expression assez courante comme « il fallait », trop souvent traduite par « es brauchte ».